

***Les Cahiers des Dix*. Numéro 15. Montréal, [la Société des Dix]
1950. 260 pages. Frontispice (portrait), carte. 23 x 19 cm**

Marie-Claire Daveluy

Volume 4, numéro 4, mars 1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801673ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801673ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1951). Compte rendu de [*Les Cahiers des Dix*. Numéro 15. Montréal, [la Société des Dix] 1950. 260 pages. Frontispice (portrait), carte. 23 x 19 cm]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4(4), 576–585.
<https://doi.org/10.7202/801673ar>

LIVRES ET REVUES

Les Cahiers des Dix. Numéro 15. Montréal, [la Société des Dix] 1950. 260 pages. Frontispice (portrait), carte. 23 x 19cm.

Sommaire: Préface, par Monseigneur Olivier Maurault, P.D., P.S.S.; *Sur le nom de lieu: Labrador*, par Aristide Beaugrand-Champagne; *Essai sur Terre-neuve*, par Monseigneur Olivier Maurault, P.D., P.S.S.; *Champlain a-t-il menti?*, par Jean Bruchési; *L'Immigration des filles de la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, par Gérard Malchelosse; *Chirurgiens, barbiers-chirurgiens et charlatans de la région trifluviennne sous le régime français*, par Raymond Douville; *Le Second baron de Portneuf*, par Pierre-Georges Roy; *Sir George Arthur*, par Léo-Paul Desrosiers; *Les Trifluviens s'échauffent... le dernier demi-siècle des Forges (1833—1883)*, par Monseigneur Albert Tessier, P.D.; *Clubs et Sociétés notoires d'autrefois*, par Victor Morin; *Un demi-siècle de vie judiciaire*, par Maréchal Nantel.

Je n'ai garde d'oublier, dans les recensions des *Cahiers des Dix*, la présentation heureuse de ses pages par Monseigneur Maurault. D'ailleurs, une préface ne manque jamais d'intérêt pour tout lecteur voulant pressentir la qualité d'une œuvre. Il apprend, en outre, où on désire le mener et en quelle compagnie. Il se sent rassuré où sa méfiance est alertée.

Les membres des *Dix* n'ignorent point ce coup d'œil prudent des esprits cultivés. Aussi ont-ils choisi avec soin l'éditeur-délégué, chargé de présenter leur recueil annuel. De 1936 à 1941, durant les cinq premières années, ce fut le bibliothécaire omniscient Aegidius Fauteux qui retint ce poste de confiance. On aimait sa franchise, ses répliques mordantes et spirituelles, son jugement clair. On le savait admirablement informé, qu'il s'agisse d'histoire canadienne, ou de toute autre branche du savoir. A sa mort, la Société fut unanime à nommer à sa place, Monseigneur Olivier Maurault, recteur

de l'Université de Montréal. Ce prélat de bon conseil, fort distingué, donnait l'impression d'un humaniste; il devisait avec aisance à peu près sur tout: beaux-arts, voyages, musique, histoire... Sa critique s'avérait sans virulence, mais non sans ironie: ce que sa charité de cœur parvenait souvent à voiler. Ce Monsieur de Saint-Sulpice, docte et discret, allait donc remplir à merveille la tâche fraternelle qu'on lui assignait. Depuis dix ans, en effet, Monseigneur signe les pages liminaires qui ouvrent *les Cahiers*. Cette constance n'est pas sans mérite et nous aurions mauvaise grâce de ne pas lui en être reconnaissants. La vision d'ensemble qu'il nous donne, sur les travaux des *Dix*, facilite le jeu de la critique, en établit les positions, lui offre même des cadres de classement. A ce point de vue, la préface du dernier recueil ne manque pas d'utiles suggestions. Si nous en adoptions le principe dans notre présent commentaire? Si nous rangions, à notre tour, sous quelques rubriques, les études de cette année? Cette façon de procéder ne peut que convenir à une ex-bibliothécaire, qui n'a pas oublié le métier exercé hier encore, cette chasse aux vedettes de classements, définissant parfois d'un mot le sujet des œuvres offertes en lecture.

Biographies.

Monseigneur range dans ce domaine des sciences historiques les articles de Messieurs Pierre-Georges Roy et Jean Bruchési. J'y ajoute les notices de M. Raymond Douville sur les chirurgiens trifluviens du régime français.

M. Roy entoure du réseau solide des documents la figure originale d'un seigneur canadien: le *Second Baron de Portneuf*. Il ressort dans une vive clarté. C'est tout un milieu historique qui demande à revivre avec Pierre Robineau de Bécancour (1654—1729); ce sont des mœurs, des coutumes, des personnages de premier et de second plan, une société même qui se meut et entre en lutte, non seulement avec les Iroquois, mais avec la vie pauvre, besogneuse, solitaire, que l'on menait alors, au sein de seigneuries dont les rentes restaient d'une pénible insuffisance. "Nombre d'habitants de nos anciennes seigneuries, s'écrie M. Roy, étaient plus à l'aise que les seigneurs". Aussi, le baron dût-il exercer la charge de grand-voyer de la Nouvelle-France, afin de porter avec une certaine dignité

extérieure un titre et un nom qui le rattachaient aux premières familles de la Colonie. Mais je crois que nous revoyons plus volontiers le gentilhomme du Manoir de Bécancour sous les traits dont le dépeignit un jour le Père François-Xavier de Charlevoix: "La vie que mène M. de Bécancour... rappelle assez naturellement le souvenir de ces anciens patriarches qui ne dédaignaient point de partager avec leurs domestiques le travail de la campagne et vivaient presque aussi sobrement qu'eux". Quelles images se lèvent avec ce simple passage! Les yeux du jésuite ont saisi l'essentiel. Don du bon écrivain qu'il fût, et qui lui permit de recréer, en quelques lignes, toute une façon de vivre au Canada, à cette époque. Nous sommes en 1721. Le baron comptait bien soixante-sept ans d'âge. Comme M. Roy rassemble d'une main experte des pièces gonflées de vie. Sa familiarité avec les disciplines historiques accomplit des résurrections. Il nous incite à rôder longuement autour des pittoresques ancêtres qu'il exhume et place en bonne lumière. Que les psychologues s'y attardent maintenant! La trame de ces existences peu connues fera voir avec quels liens résistants s'est forgée, peu à peu, l'âme enracinée au sol de combien des nôtres. M. Roy scrute sans repos vraiment les archives qu'il a réveillées et ordonnées, un jour, avec quelle affection opportune.

L'article de M. Jean Bruchési nous apparaît chargé d'explosifs. L'ombre vigoureuse et honnête de Samuel de Champlain prend place au banc des accusés. "Champlain aurait-il menti?" se demande cet historien. Certes, M. Bruchési a raison de vouloir examiner de près, avec nous, le premier voyage de l'explorateur aux Antilles et au Mexique. Cet écrit contient d'assez fortes erreurs de lieux, de dates, de faits aussi, semble-t-il. Mais pourquoi l'historien ne prend-il aussi vivement à partie le manuscrit lui-même? La critique externe s'impose si bien en pareil cas. Si Champlain n'a pas écrit lui-même, n'est peut-être pas même l'auteur du récit incriminé, il faudrait s'en assurer tout de suite, apporter des preuves irréfutables. Le fondateur de Québec dut avoir de bonnes raisons, d'autre part, pour ne pas avoir publié ce manuscrit. Lesquelles? Il ne nous doit aucune confiance pas plus sur ce fait que sur son passé. Connaissions-nous beaucoup de détails sur son successeur Montmagny? Et les portraits? Où sont ceux de Cartier, de Montmagny, de Maisonneuve, de combien d'autres? En outre, ce mal-

heureux manuscrit dont la date est illisible et qui demeure sans signature, a été tiré de l'oubli au bout de deux siècles et demi. Il a été publié d'abord en 1859, non en 1880, dans la traduction qu'en fit Alice Wilmere, pour la Société Hackluyt¹. Et la copie autographiée de l'abbé Henri-Raymond Casgrain? Ce littérateur-historien, s'y employa avec beaucoup de conscience, mais il n'avait pas les ressources techniques d'un archiviste-paléographe. L'abbé Laverdière lui-même, ce remarquable érudit, ne connaissait point à son époque les exigences terriblement croissantes aujourd'hui de la critique historique. Au fond, il n'y a de sûr, à ce jour, que les photostats du manuscrit original que la bibliothèque John Carter Brown, de Providence, permettait, en 1922, à la Société de Champlain de Toronto, d'exécuter en vue de leur édition critique bilingue des *Oeuvres* de Champlain. L'histoire du manuscrit et de ses pérégrinations séculaires serait vraiment intéressante à étudier à fond. Elle révélerait, qui sait, certains incidents qui rendraient moins pénibles les accroc's à la vérité d'une haute figure de l'histoire canadienne. Qui peut croire, d'autre part, que Champlain soit devenu l'intègre géographe-écrivain que nous connaissons, s'il avait été jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, une nature sans droiture, encline à jouer avec la vérité. M. Bruchési prend Champlain en faute dès les premières lignes de son récit de voyage. Non, nous apprend-il, il n'avait pas servi cinq ans, de 1593 à 1598, dans l'armée royale, en Bretagne, puisque cette armée n'entra en campagne, comme telle, qu'en 1598, peu de mois avant le traité de Vervins. Pourtant, M. Morris Bishop, le dernier biographe de Champlain (N.Y. Knoff, 1948), n'est pas de cet avis, et cite la source où il a puisé la référence. Y aurait-il contradiction dans les sources consultées de part et d'autre? De même au sujet de Champlain, Maréchal des logis, M. Bruchési en parle comme d'un grade élevé, tandis que M. Bishop remarque qu'il n'est pas question, à cette époque, du Maréchal des logis "of the Modern French Army who is a kind of sergeant-major". Il faudrait encore ici comparer les sources de MM. Bruchési et Bishop.

1. Fondée en 1846, cette Société compte une centaine de volumes sur des voyages d'autrefois.

Somme toute, cet article de seize pages seulement, donne beaucoup à réfléchir et ne va pas sans créer un peu de malaise. Le manuscrit de 1601—1602(?) a été accueilli jusqu'ici avec confiance par les historiens, bien que la plupart y aient relevé des inexactitudes et jugé douteuse, ici et là, sa chronologie. Mais à une telle distance, dans le temps, combien de documents peuvent manquer à l'appel? Les incendies, les vols, des moyens de destruction de toutes sortes demeurent constamment possibles. Le dernier mot n'est pas dit, espérons-le, autour de la phrase-titre, fort heureusement interrogative, de M. Bruchési: "Champlain a-t-il menti?"

Monseigneur Maurault observe judicieusement dans sa préface que les éditeurs d'*Oeuvres complètes* "n'agissent peut-être pas prudemment, en livrant au public des manuscrits inédits". Que d'autres questions il reste à poser!

M. Raymond Douville a mis au point de nombreuses *notes biographiques* sur les Chirurgiens, barbiers-chirurgiens et charlatans de la région trifluvienne, sous le régime français. C'est encore une contribution aux sciences historiques, à la biographie, car aucun rôle de premier plan n'a été joué par ces praticiens ou pseudo-praticiens en ce qui touche à la science médicale, soit par des découvertes, soit par des théories pouvant en renouveler certains aspects. C'est de la biographie pure et simple. M. Douville en convient n'ayant "pour but que d'offrir un complément régional aux travaux du même genre de Messieurs Sulte, Joseph-Edmond Roy, Edouard-Zotique Massicotte, Gérard Malchelosse, les docteurs Ahern, père et fils, d'autres encore. Nous relevons dans l'article de M. Douville les noms de quarante-cinq Trifluviens occupés à l'art de guérir, depuis l'arrivée des Récollets en 1615, — l'un d'eux, le Frère Du Plessis, s'y connaissait en remèdes, — jusqu'à l'année 1779, date où mourut le dernier médecin du régime français aux Trois-Rivières, François-Joseph Rimbaud. C'est un chercheur de qualité que M. Douville, avide de documents de première main et se vexant d'avoir à faire souvent l'aveu de leur rareté. Faute de bien connaître les origines des personnages qu'il présente ou d'en pouvoir fixer les actes de sépulture, quand ce ne sont pas les deux qui demeurent introuvables, M. Douville, qui situe pourtant dans une période historique (1634—1763) les chirurgiens des Trois-Rivières, se voit forcé de renoncer à l'ordre chronologique dans sa nomenclature.

Il place les praticiens dans l'ordre de l'alphabet, comme s'il s'agissait des articles d'un dictionnaire. Au fait, peut-être songe-t-il à le créer ce dictionnaire biographique de la région qu'il habite? Sous le ciel trifluvien, il se lève sans cesse d'incomparables amis de cette vieille terre héroïque que Champlain a tant aimée,... "et fondée", ajouterait non sans véhémence, Benjamin Sulte.

Géographie historique.

C'est encore dans les sciences historiques que les sept pages de M. Aristide Beaugrand-Champagne, *Sur le nom de lieu: Labrador*, vont prendre toute leur valeur. La toponymie livre à ce savant des secrets linguistiques d'où la poésie n'est pas absente. "Il est clair, écrit-il, que le soleil couchant dorant la surface de l'eau, les marins ont dit: *bras d'or*, et à l'extrémité de la passe, devant le spectacle du grand lac empourpré, plus épris de la grandeur et de la beauté des lieux, que du besoin de lui trouver un nom, ils l'appelèrent tout simplement: le Lac des Bras d'or, et par contraction, Lacbrasdor, Labrador et Laborador... Pourquoi, ajoute-t-il avec regret, le Labrador actuel est-il si loin de son protonyme?" Puis, l'explication nous en est donnée.

Je crois avoir souvent reconnu, avec beaucoup d'autres, la science de M. Beaugrand-Champagne en combien de domaines: archéologie, indianisme, numismatique, héraldique, cartographie. Hélas! ce spécialiste consciencieux, nous avons eu la douleur de le perdre en décembre dernier, peu après la publication de ce *Cahier*. C'est le cinquième des membres-fondateurs des *Dix* qui disparaît, et non des moindres. Combien d'entre nous ont demandé à ce professeur émérite, informé presque sur tout, de l'aide, de la lumière, une confirmation dans les découvertes, une approbation dans certains travaux où lui-même excellait. Sa serviabilité était extrême, tout comme sa modestie et sa politesse, cette élégance du cœur en train de devenir un anachronisme. D'autres feront mieux que moi l'éloge de cette personnalité aux dons intellectuels nombreux, aux ressources techniques inépuisables. Mais je devais un mot d'hommage à ce Canadien courtois que j'ai souvent consulté, et dont je lisais avec empressement les articles souvent remarquables parus dans les *Cahiers des Dix* depuis quinze ans.

Histoire régionale.

Monseigneur Maurault nous donne sur la dixième province canadienne une étude de longue haleine. Elle nous apprend l'essentiel sur son histoire. *L'Essai sur Terre-Neuve* s'appuie sur des sources presque toutes excellentes. Elles sont citées souvent au cours de son travail. C'est veiller à la solidité des assertions, à l'authenticité des faits, à la véracité des témoins. On goûte alors sans inquiétude la prose vive et claire du prélat. Peut-être y a-t-il abondance d'informations? Il faut relire certains paragraphes chargés et qui gagneraient à être allégés. De temps à autre, un portrait est dessiné avec goût. Comme cela nous repose! L'artiste n'est pas lent à réclamer ses droits chez Monseigneur. Mais le prélat a-t-il songé à publier, dans un tirage à part, cet *Essai* si complet sur Terre-Neuve? Ce serait rendre service à combien d'entre nous. On l'accueillerait avec empressement dans les milieux où l'on enseigne, dans ceux aussi où l'on se renseigne avec hâte sur l'actualité historique.

Histoire économique et industrielle.

Monseigneur Albert Tessier termine dans le *Cahier numéro 15* ses captivantes études. Les Forges de Saint-Maurice ont vu se dissiper peu à peu autour d'elles des ombres séculaires. Leur histoire est fidèlement reconstituée, grâce à un minutieux dépouillement de pièces d'archives et d'imprimés oubliés. C'est mieux, certes, qu'un ouvrage de vulgarisation que nous tiendrons. La bibliographie qui se dressera bientôt pour en établir l'autorité le prouvera amplement. L'on s'abandonnera sans crainte au récit limpide de l'auteur dont la plume, toujours conduite d'une main ferme, n'a guère chômé pourtant toutes ses dernières années. Il y a je ne sais quel miracle de vaillance, sous l'humeur souriante et malicieuse de cet écrivain. L'ouvrage qui sortira bientôt des presses, espérons-le, pourra causer des surprises par la nouveauté de certains épisodes, mais provoquer un mouvement d'ennui, jamais. Monseigneur a le secret de tout dire et de demeurer agréable. Quel bon serviteur de l'histoire!

Histoire économique — Immigration.

M. Gérard Malchelose met à jour, avec des statistiques très sûres, cette question toujours si désagréablement en cours chez les historiens aux labeurs hâtifs: *L'Immigration des filles de la Nouvelle-France au XVIIIe siècle* [1640—1680]. Les ressources documentaires d'un Benjamin Sulte qu'exploitent avec intelligence M. Malchelosse apparaissent inépuisables. Tant mieux. Elles finiront par couvrir de leur accent fidèle à la vérité, toutes les rumeurs mensongères, ces succès de scandale dont nous payons depuis trop longtemps les frais. Si on ne craint pas de reprendre sans cesse des récits qui répugnent à la véritable histoire, pourquoi redouter d'en élaborer d'autres qui s'en constituent de sûres réfutations? M. Malchelosse nous a dressé, d'après les notes de M. Sulte, un tableau qu'on reproduira souvent à l'avenir, souhaitons-le. Les chiffres ont une éloquence supérieure parfois aux plus brillants bavardages. On rira en écoutant ou en lisant ceux-ci, mais on croira ceux-là. Bravo, M. Malchelosse! Votre article condense, avec une science persuasive, tout ce qui a été dit jusqu'à nos jours sur le sujet. Une bibliographie vient ajouter au mérite de recherches bien conduites.

Institutions judiciaires.

M. Maréchal Nantel se spécialise de plus en plus autour des études judiciaires. Ce bibliothécaire regarde à fond et non sans beaucoup de complaisance affectueuse la profession qu'hier encore il exerçait. Le barreau et ses institutions n'a pas de plus fidèle ami que cet écrivain disert. L'article de M. Nantel intitulé: *Un demi-siècle de vie judiciaire* nous apporte une documentation riche, très précise sur les "cours de justice organisées et maintenues par la province" de Québec. Des tableaux où s'alignent les magistrats, en fonction depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours, ne sauraient assez être loués. Pour nous qui avons connu, et souvent admiré ces Canadiens chargés de rendre justice dans des circonstances parfois difficiles, cette simple nomenclature, ces dates sûres et bien alignées s'animent très vite. Nous évoquons des ombres, sans doute, mais souvent aussi des vivants. Ils désirent, eux aussi, garder et augmenter le prestige, l'honneur d'une fonction qui

demande, entre toutes, combien de droiture d'âme, de rectitude d'esprit et une vision sociale aiguë qui tempère, ou au contraire, rend plus sévère des jugements aux conséquences d'une douloureuse gravité. M. Nantel devient un mage dans le monde judiciaire auquel visiblement il appartient toujours de cœur.

Histoire administrative et politique.

M. Desrosiers a médité longuement, il y a quelques années, sur l'époque troublée de 1837—1838. Ce repliement sur soi d'un écrivain nous a valu un ouvrage peut-être un peu court, mais dont certaines pages ont une densité de pensée remarquable. *L'Accalmie* est resté dans notre mémoire, comme un essai d'une réelle distinction de forme et de pensée. M. Desrosiers avait donc la préparation spirituelle et historique nécessaire pour reprendre, à l'occasion, l'étude d'un milieu politique où les nôtres ont souffert, se sont héroïquement battus, tandis que quelques-uns d'entre eux, un LaFontaine, par exemple, songeaient déjà aux revanches pacifiques, mais tenaces et sans compromission. La publication du troisième volume des *Arthur Papers*, dont le premier entrait en librairie en 1944, a permis au conservateur de notre Bibliothèque Municipale de retremper son esprit dans des préoccupations d'ordre politique que plusieurs documents historiques inédits viennent favoriser. Sir Georges Arthur, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada et Anglais d'origine, a fait un assez long séjour au Canada pour que les jugements qu'il porte sur les Anglo-canadiens et sur nous, les Canadiens français, soient révélateurs et dénote un esprit large, très clairvoyant. "Les trois premiers volumes du fonds d'archives Sir George Arthur, nous confie M. Desrosiers, présentent donc un grand intérêt pour l'historien. Ils aident à fixer certains points difficiles de notre histoire et en particulier de la révolution de 1838... On ne pourra plus écrire l'histoire de cette période sans les avoir à la main". M. Desrosiers termine par ce jugement final et important une étude que nous avons parcourue lentement, nous sentant bien d'accord avec ce philosophe de notre histoire. Il a de plus en plus l'austérité d'âme des grands méditatifs. Voilà qu'il débute dans son article par une leçon d'humilité historique. "Relire des papiers anciens quand le temps a fait lui-même le départ entre la

vérité et l'erreur comporte une leçon : l'homme n'atteint pas souvent à la réalité ; la plupart du temps, il ne l'appréhende que par fragments... La lecture des recueils de manuscrits inspire l'humilité". L'auteur de cette belle œuvre encore inachevée, *Iroquoisie*, continue son ascension morale. Elle donne à ses confidences historiques un cachet de profonde originalité.

Histoire sociale — Clubs et Sociétés.

M. Morin a rassemblé dans son dernier article sur *les Clubs et Sociétés notoires d'autrefois* les résultats de très utiles recherches. Elles étofferont à l'occasion des biographies canadiennes un peu minces ou sans couleur. Que de détails divertissants nous lisons ! M. Morin a le sens des détails humoristiques. Il s'en amuse le premier, tout grave et compétent notaire qu'il soit. Mais nul ne doit oublier quel collectionneur et bibliophile canadien demeure M. Morin. Sa bibliothèque, dont il a enrichi avec soin les rayons, lui a procuré des heures d'études et de détente dont nous avons le bénéfice intellectuel. Les *Cahiers des Dix* en témoignent hautement depuis quinze ans.

Marie-Claire DAVELUY